



Cave canem, mosaïque de Pompéi, 1^{er} s. ap. J.C.)

Vivre avec les bêtes

Le monde antique et surtout le monde latin a porté une grande attention aux animaux qu'on ne considérait différer des hommes que par quelques degrés dans l'échelle des êtres. Il paraissait donc normal de les accueillir dans la *familia*, comme des compagnons susceptibles d'être éduqués comme des enfants. Spontanément, on exprime son amour par des images empruntées au règne animal. Plaute appelle son amie « son caneton, sa colombe, son petit chien, son hirondelle, son petit choucas, son petit moineau. » par référence aux animaux familiers dont on s'entoure. Car les amis des bêtes sont légion et appartiennent à toutes les classes de la société : considéré comme un frère inférieur l'animal favori est très aimé. Ses capacités d'affection sont reconnues et on y voit souvent un compagnon véritable, capable de combler une solitude. La panoplie des animaux familiers est beaucoup plus large et surprenante que de nos jours.

Le **chien**, bien sûr, est partout indispensable comme gardien de la *domus*, de la *villa* et des troupeaux. Notons qu'on ne le nourrit guère de viande mais de pain et de lait. Si les races de grande taille sont appréciées à la chasse, les petites races sont adulées jusqu'aux passions les plus extravagantes comme animaux de compagnie. Dans la maison de Trimalchion (*Satiricon* de Pétrone) chaque membre de la famille possède son petit chien ou plutôt sa petite chienne de luxe et le maître souhaite même par testament que la sienne soit représentée sur son tombeau, aux pieds de sa statue, pour l'accompagner encore dans l'au-delà. On découvrira avec stupeur des chiens parfumés, parés de colliers précieux et de bracelets aux pattes dont on tire l'horoscope et dont on fête les anniversaires. Bien plus, il paraît légitime de pleurer la mort de cet ami plus fidèle que les humains, de lui élever un tombeau, voire de lui composer un éloge funèbre. Dans la deuxième cour intérieure de la villa du Quiou ont été exhumés l'an dernier les squelettes de deux petits chiens reposant sagement sur le dos, les pattes repliées, avec, pour l'un d'eux, la médaille de son

collier provenant d'une ancienne lampe à huile. Le **chat**, importé d'Égypte où il était traité en animal sacré, n'apparaît à Rome que sous Auguste et reste un animal de luxe, à l'exotisme un peu inquiétant. Les propriétaires des *villae* se défient de ce prédateur de volailles et d'oiseaux comme en témoigne une très belle mosaïque de Pompéi. Il semble avoir été assez courant en Gaule romaine où il est souvent présent dans l'iconographie funéraire. Pour détruire les souris on lui préfère la belette, leur ennemie traditionnelle dont la ruse et l'agilité sont célébrées par les fabulistes Esope et Phèdre.

La **belette**, redoutable aux serpents eux-mêmes, errait couramment dans la maison, surtout la nuit et on ne tentait nullement de la chasser ni d'ailleurs de l'apprivoiser.

Il n'en est pas de même pour les **singes** et les **perroquets**. Les premiers sont une mode venue de Grèce pour l'amusement et la parade. Leur intelligence malicieuse et leur ressemblance caricaturale avec l'homme en font une figure volontiers provocatrice de la part des snobs riches qui les exhibent complaisamment. De même, le **perroquet** (acheminé des Indes) fascine les Romains par son don d'imitation et ses coloris flatteurs. C'était un cadeau précieux auquel les dames courtisées étaient, paraît-il, très sensibles, mais son prix le rendait rédhibitoire.

On pouvait le remplacer à meilleur compte par d'autres oiseaux parleurs indigènes comme la **pie**, l'**étourneau** ou le **geai**. On appréciait particulièrement le **corbeau**, facile à dresser. Macrobe raconte une histoire qui fait honneur à l'humour d'Auguste (qui n'avait pas que des défauts) : après la victoire d'Actium, il rencontra un romain qui lui présenta un corbeau auquel il avait appris à dire « Salut César Impérateur vainqueur ». Emmerveillé, Auguste acheta 20 000 sesterces l'oiseau complimenteur mais apprit qu'il en existait un deuxième qui lui récita la formule que son prudent professeur lui avait enseignée : « Salut Antoine, Impérateur vainqueur ! ». Le prince se contenta d'éclater de rire... Particulièrement courant et facile à nourrir le corbeau était l'animal familier des pauvres et des soldats romains. Mais ce sont les oiseaux chanteurs qui rallient les suffrages des mélomanes avertis que sont les latins. Un bon **rossignol** se vend aussi cher qu'un perroquet, autant et parfois plus qu'un esclave. On élève à la maison des **merles**, des **pinsons**, des **chardonnerets** et même des **moineaux** comme Lesbie, la maîtresse de Catulle qui consacra à la mort du petit oiseau tant aimé un poème célèbre qui n'est sûrement pas parodique. On fera chanter les jardins en aménageant des volières ou en attirant dans les frondaisons des oiseaux libres.



Jeune garçon serrant un petit chien dans ses bras, marbre blanc, Nîmes, 1^{er} s. ap. J.C.

De même on se plaira à apprivoiser ou plutôt à humaniser, sans les asservir, les bêtes sauvages comme le **cerf** et même les fauves.

Les excentriques préfèrent les poissons féroces (les **murènes** de Tibère) ou les **serpents** même dangereux. Symboliquement, contrairement à la culture judéo-chrétienne, le serpent représentait le génie protecteur de la maison et on élevait des **couleuvres** pour détruire la vermine ou comme animal familier. Mais il y a des fous : Sénèque mentionne, sous Néron, des banquets raffinés où l'on laissait errer des serpents entre les plats. L'empereur Héliogabale, collectionneur de reptiles inoffensifs ou non, avait des plaisanteries douteuses : ils les lâchait à l'improviste sur la table de ses convives ou dans la chambre de ses amis, au risque de les faire mourir de peur, ce qui l'amusait beaucoup.

Le rapport de l'homme et de l'animal dans l'Antiquité romaine n'a pas à être idéalisé. Bien sûr on pratiquait des élevages domestiques de pigeons, de grives, de poissons, de gibier qui n'avaient pas grand chose à envier à nos modernes pratiques industrielles. Pourquoi aurait-on ignoré la loi du profit ? Néanmoins, les consciences les plus éclairées préconisaient une relation d'harmonie entre l'humanité et l'animalité et suggéraient qu'une leçon de modestie et même de fraternité pouvait-être utilement tirée de la familiarité avec ce qu'on appelle, peut-être bêtement : « **les Bêtes** ».

R.M.

Pour en savoir plus : Jacqueline Amat « Les animaux familiers dans la Rome antique ». Les Belles lettres 2002.